

PROLOGUE

La montagne... La montagne, un rêve de gosse mûri dans une ville des boucles de la Seine : Rouen ! sa cathédrale, ses ponts, ses maisons typiques à colombages, son accent à couper au couteau, ses brumes industrielles, ou encore son relief dérisoire. N'était-ce alors qu'une vue éphémère, une utopie fragile ou son contraire ? Qui sait ? Peut-être que cette fichue montagne m'a jadis murmuré à l'oreille un besoin de solitude, d'aventure, de rencontres, de panoramas, de fugue aussi, autant de raisons auxquelles je devais être accroché sans le savoir. Peut-être aussi qu'à force de regarder le silence au bout de la rue, j'en suis arrivé à vouloir le rejoindre pour me fondre à la terre. Et un jour, un peu comme un chaton qui, au hasard d'un coin de rue, vous prend par la main pour toute une vie, les Pyrénées sont venues frapper à ma porte, comme pour m'extraire d'un fatras de questions et d'une ville qui sent si bon l'hydrogène sulfuré. Pourtant, oui pourtant, il y en a des massifs montagneux aux quatre coins du monde, ce n'est pas ce qui manque. Tenez, prenons un exemple : lors d'un périple en voiture avec un ami, nous avons tous deux embrassé les Alpes, un classique à la française de grande notoriété, puis les montagnes du nord de la Turquie et de l'Iran, ainsi que celles de l'est de l'Afghanistan (Hindu Kuch). Un rêve de gosse, vous dis-je, et au final donc, la cordillère des Pyrénées, en douceur au début, sans délire excessif, sans boulimie démesurée. Bon, il est vrai que j'y habite depuis pas mal de temps déjà, en l'occurrence au pied du Canigou, alors quoi de plus naturel que d'être bercé par son légendaire

ronron¹ quotidien ? C'est vrai aussi que la spéléo y a été pour quelque chose dans les années 1960-1970, même si c'est à l'envers, que sous terre le jour n'existe pas, que les sommets sont retournés vers l'intérieur comme des chaussettes et portent le nom de gouffres et que des sorcières mal-aimées ont trouvé là, jusqu'à preuve du contraire, un refuge idéal, et surtout que le silence au naturel est omniprésent. J'ai donc commencé à poser le pied dans les ténèbres du monde d'en dessous, avant de découvrir sur le tard le plein soleil du monde d'en dessus. Après tant d'années, je ne suis jamais reparti sous terre, peut-être pour m'affranchir du poids de la nostalgie et de fait d'un appétit des cavernes qui s'étirole.

Hormis les balades ciblées du passé, j'ai vraiment commencé à sillonner cette cordillère en tous sens depuis le début de ce siècle, afin d'en saisir les moindres facettes et, au fil du temps, les sentiers m'ont ouvert les bras. Au début, ils ont vu passer deux pieds nouveaux, inquiets parfois, voire brinquebalants au bord du vertige, mais sans cesse curieux. La machine est lancée. Oh, pas vraiment loin ! J'arpente le plus simplement du monde les Pyrénées-Orientales, pousse à l'occasion jusqu'à l'Ariège et l'Andorre voisines ; au-delà, c'est encore reculé. J'erre au gré des chemins en solitaire, marche où bon me semble pour m'immerger dans une forme de liberté, la liberté de contempler une nature auguste et généreuse, là où tout est paisible, la liberté d'aller chercher l'horizon par-delà les sommets, d'aller chercher la sérénité des coins délaissés, à l'heure des reflets pourpres du couchant...

Sept ou huit bouquins, seule richesse d'alors, ornent un coin d'étagère. Ce sont les guides indispensables pour ne pas s'égarer dans l'entrelacs des chemins balisés ou non, des guides aux senteurs d'inconnu pour débutant. On y évoque les dangers d'une montagne aux foudrades démentes et soudaines, on y évoque des tronçons de GR®10, de GR®11, de HRP et même des tronçons hors sentiers, on y évoque la faune, la flore, l'histoire

1. Clin d'œil aux sempiternelles moqueries *touristiques* tournées vers l'alimentation de nos compagnons à quatre pattes. L'orthographe française « Canigou » devenant « Canigó » en catalan (phonèmes identiques), les plaisanteries se sont depuis un peu calmées, me semble-t-il.

locale, les gens. Fichtre ! De temps à autre, des intrépides d'autrefois ou des montagnards au hit-parade font la une d'un article, ou plus modestement d'un paragraphe, des noms paraît-il connus, histoire de donner plus d'allant à la balade du dimanche ou au long cours de trois jours, et puis, hasard d'un anniversaire, un livre avec couverture cartonnée et jaquette en couleurs s'ouvre dans mes mains : la traversée d'ouest en est des Pyrénées par la HRP. N'y voyez surtout pas un signe du destin, ni même une révélation divine, je suis de la génération Spirou et non Soubirous, j'ai les pieds sur terre et la folle envie de m'en servir.

Relier l'océan à la mer ou la mer à l'océan ? Des centaines de marcheurs l'ont fait, bien souvent en solitaire ou en duo, alors c'est tentant. Chiche ! Chiche que je marche « loin » ?

Marcher, c'est naturel, inné, instinctif, mais il y a mille et une façons de marcher. Marcher « banal » par exemple, sans autre but que de rejoindre un point précis, le regard absent, ou plutôt le regard rivé aux chaussures et à la montre de son poignet. Faut-il donc apprendre à marcher ou plutôt à réapprendre ? Les déplacements modernes liés au temps qui passe, de la bicyclette à l'auto, par exemple, nous privent désormais de la fonction essentielle qu'est la marche. À l'origine, au-delà de relier un point à un autre, marcher avait un but précis : chasser, fuir un danger, une saison ou un ennemi, s'enquérir d'un coin propice à la survie en fonction justement des saisons. Aujourd'hui, on ne « néander-talise » plus, on paresse... Or, l'homme marche, la femme marche, l'enfant marche, l'animal marche, tous, nous marchons dès lors que la nature nous a dotés de jambes ou de pattes. Pour nous qui avons choisi les jambes comme moyen de locomotion, nous marchons d'abord par nécessité, par obligation, et de plus en plus souvent par plaisir, par passion. Un besoin de marcher. Alors, pour cette raison, nous devenons flâneurs, promeneurs, randonneurs, voyageurs, chemineaux, vagabonds... et avons la patience de marcher.

Fin du mois de juin 2007, ma toute première traversée des Pyrénées (tardive certes, j'ai cinquante-sept ans), depuis Hendaye jusqu'au pic du Canigou ! Trente-cinq jours de marche durant lesquels je n'ai vu que la forme de mes chaussures. À trop les

regarder, je n'ai pas su, à mon retour, raconter dans le détail mon périple ni même mes émotions du moment. Un comble ! L'année suivante, j'ai ralenti mes foulées, j'ai ouvert les yeux, car vouloir traverser cette cordillère ou un autre lieu en un temps « record », c'est négliger la couleur des chemins, c'est négliger la couleur de l'isard, la couleur de la fleur, la couleur des sommets... Depuis, outre que ma bibliothèque s'est largement étoffée plus vite que je ne puisse lire, j'ai pris possession de la montagne, sans hâte ni fougue inutile, comme pour une nouvelle demeure, et chaque été, en dehors des virées ponctuelles le reste de l'année, je m'accorde de trois, à cinq semaines (voire plus) de marche en solitaire et en totale autonomie. Hélas, une regrettable parenthèse, l'an 2020 et son conflit pernicieux du mois de Mars, dieu de la guerre, me préconise de rester chez moi. 2021 frôle aussi la tourmente, s'émancipe pourtant, et les sacs à dos peuvent à nouveau se balader au gré de leurs envies, un décalage annuel qui m'incite à compter double pour ne pas perdre le fil de mes traversées estivales (treize de 2007 à 2019). En 2021 donc, j'enchaîne mes quatorzième et quinzième traversées, en aller et retour sur les deux versants, entre le massif du Canigou et le pic d'Anie. La suite se perpétue...

En me baladant au bon vouloir des sentes, pistes et chemins, en divaguant là où la montagne le décide, en m'égarant pour l'unique plaisir d'être seul au monde, vraiment seul, j'en viens au gré de mes pérégrinations pyrénéennes à en être profondément imprégné, non pas à la manière du « crapahuteur » pur et dur, du géographe, de l'historien ou de l'expert en ceci cela (bien que je ne néglige aucune de ces facettes, vous l'aurez compris) mais plutôt à la manière d'un découvreur de la première heure où la sérénité, le plaisir des yeux, l'étonnement, le ressenti et toutes autres raisons l'emportent. C'est comme si chaque image devenait nostalgique dès le lendemain...

À chaque escapade, invariablement, les Pyrénées, sillonnées à pied de long en large, éveillent en moi une étrange sensation de remise à zéro rehaussée de réminiscences chroniques. J'y retrouve ce que d'aucuns nomment osmose, une espèce d'accord, de connivence, d'entente profonde à huis clos, même si de temps en

temps la montagne m'horripile : un orage pour me rappeler à l'ordre, une pluie soutenue pour me faire rager, un crachin, un brouillard sournois pour me perdre ou m'angoisser, une canicule pour m'amollir et m'assoiffer, ou encore un col vêtu de courants d'air pour m'y faire grelotter, jamais content de ces mauvaises fortunes, de ces instants lunatiques ou même frivoles qui, au final, s'enracinent dans les meilleurs souvenirs. Trop fort ! Mais par-delà ces tribulations passagères pour le commun des marcheurs, les Pyrénées sont de véritables montagnes gigognes. Il suffit de soulever un coin de paysage pour en découvrir d'autres, il suffit d'arpenter les chemins pour percevoir toutes les *couches* empilées qui bâtissent ces paysages : faune, flore, roches, humains, histoire, géographie, ressenti, toute une flopée d'opportunités à saisir pour s'éveiller à la nature ; c'est en quelque sorte partir en balade d'un pied vif pour en revenir endurci, partir en balade d'un esprit curieux pour en revenir enrichi, des balades qui mènent aussi bien à de maigres prairies qu'à de luxuriants panoramas. Du reste, si nous lisons ces lignes, c'est que nous aimons à coup sûr la montagne, et nous l'aimons car elle nous apporte une pléiade de sensations inestimables, qu'il faut toutefois envisager comme vulnérables : silence, sérénité, solitude, faune, flore, territoires, et que nous accédons à ces plaisirs de manière tout à fait délibérée. Et comme nous l'aimons dans le plus pur respect de son équilibre, pour les joies qu'elle nous offre, il est essentiel de transmettre aux générations futures ce même amour, ce même respect, pour ne plus voir se propager, se vulgariser des nuisances éhontées que l'on sème çà et là en toute impunité.

Aujourd'hui, j'aborde cette cordillère de façon plus souple, plus détendue, décontractée même, car, au fil du temps, je me suis affranchi des contraintes physiques en embrassant le plus simplement du monde la douceur de marcher différemment, autrement dit sans souci, sans fatigue superflue et juste pour l'indicible sentiment de bien-être...

Celles et ceux qui sont tombés dans cette espèce de chaudron magique, que jalouse peut-être dans l'au-delà tout un peuple de gaulois, comprendront mon ardeur pour cette cordillère que l'on explore pas à pas, que l'on consigne feuille à feuille, à tel point

qu'on a donné le nom de *pyrénéisme* à la façon poétisée d'aborder cette montagne, afin d'en reconnaître de la sorte sa propre valeur, sa propre identité aux échos bien plus cohérents et bien plus logiques qu'un hyperonyme arrêté, même si ce vocable pyrénéisme, un mot qui ne demande qu'à exister, provoque parfois des discussions éthérées, par ailleurs vaines. Mais abrégeons, l'heure n'est pas vraiment à la polémique, les sujets ne manqueraient pas, ce n'est qu'une simple intro, un prologue de quelques lignes, alors pas la peine d'en rajouter, réservons-nous plutôt pour la suite, c'est le moment de partir rêver vers des sites pas forcément les plus connus, de zigzaguer dans un labyrinthe de sentiers plus ou moins – voire pas du tout – fréquentés.

TABLE DES MATIÈRES

Prologue	7
Avant-propos	13
PYRÉNÉES DU LEVANT	
Pyrénées catalanes et Andorre	17
PREMIER MITAN	
Haute-Ariège, Catalogne, Val d'Aran	39
DEUXIÈME MITAN	
Luchonnais, Aragon, Hautes-Pyrénées	61
PYRÉNÉES DU PONANT	
Un peu d'Aragon, Pyrénées-Atlantiques	85
PARENTHÈSES	
Notes et anecdotes pêle-mêle. Au final	111
ÉPILOGUE	
Souvenir	131